Conférences du Mercredi du COLLEGE NEWCOMB.

Eloquent plaidoyer de M. le Professeur J. A. C. Mason en faveur de

"Paris, foyer de la civilisation contemporaine."

Dorénavent les conférences auront lieu le VENDREDI, à la même heure.

Harpagon voulait faire graver en lettres d'or sur la porte de sa salle à manger la fameuse devise qu'il faut "manger pour vivre, etc."—c'est en lettres d'or également que devrait être gravée sur la porte de tous les détracteurs de la France l'éloquent plaidoyer au cours duquel le savant professeur d'histoire du Collège Newcomb a dit leur fait à tous ces aveugles d'esprit qui en parlant de la Ville-Lumière, disent avec un sourire de malins connaisseurs, "Oh, yes, "la gay Paris"....

Nous voudrions reproduire dans son entier cette admirable conférence dont chaque mot partait du cœur, bien que les idées fussent le fruit de nombreuses années de réflexion et d'étude; nous en citerons du moins les passages principaux, auxquels malheureusement la traduction risque de porter tort. (Traduttore traditore.)

"Au cours d'un séjour que j'ai eu l'avantage de faire à Paris, il m'a été permis de me familiariser avec les multiples aspects de l'activité française, et ce que j'en ai vu a été pour moi une véritable révélation. J'avais quelque peu étudié les diverses vicissitudes par lesquelles étaient passées les institutions politiques et sociales de la France depuis l'époque de la grande Révolution; j'avais entendu beaucoup parler de Paris, de ses modes, de ses arts—surtout de ses plaisirs—, et à la vérité, pendant mon séjour dans la capitale il ne m'a pas été difficile de constater l'exactitude des renseignements que j'avais recueillis sur ces points: mais je ne tardai pas à découvrir aussi dans la "vie parisienne" beaucoup d'éléments que je n'y avais pas soupçonnés auparavant ou dont je n'avais guère entendu parler; je compris alors, et chaque jour plus distinctement, que c'étaient précisément ces éléments ignorés, du grand public Américain qui constituent le fond même de la "vie parisienne", l'âme du "Vrai Paris", cette ville unique au monde. A l'heure même où je vous parle, je ne sais trop si je suis tout à fait remis de mon étonnement, de l'enchantement que me causa ma découverte, et c'est peut-être ce qui explique, dirai-je, "excuse"?—la témérité qui me décide à traiter—à esquisser aujourd'hui devant vous en si peu de temps un aussi vaste sujet.

Quoi qu'il en soit, il est une chose dont je suis profondément convaincu, une vérité que le souvenir reconnaissant d'une année de séjour à Paris me fait un devoir de proclamer hautement, et c'est qu'il n'est pas de peuple que les Américains comprennent plus mal que les Français, pas de ville d'Europe qu'ils voient sous un jour plus faux que Paris, pas de ville qu'ils aient plus calomniée.

"Ce que l'Américain trouve en général de mieux à dire au sujet du Français, c'est qu'il est fort difficile à comprendre à cause de son tempérament ardent, "explosif", de sa disposition à l'engouement facile pour toutes les nouveautés; le Français est une curieuse énigme sociale et intellectuelle.

"Quant à Paris, l'Américain fait volontiers de ce nom le synonyme des mots qui rappellent la mode, les plaisirs faciles—voire même le vice. La réfutation d'une telle conception inspirée par l'ignorance ou d'une assertion de cette nature dictée par la malveillance, cette réfutation, dis-je, me semble inutile: Paris et les Parisiens en sont la vivante et la plus éloquente réfutation. Il est pourtant curieux de remarquer en passant que l'attitude mentale que dénotent ces opinions trahit chez ceux qui les expriment non seulement une étrange insensibilité vis-à-vis de l'intensité psychique qui est le trait le plus caractéristique de la vie parisienne, mais encore une ignorance grossière des travaux et découvertes d'importance mondiale qui se poursuivent sans relâche dans le silence des laboratoires ou la pénombre des bibliothèques, dans l'atelier des artistes ou dans le cabinet des savants, penseurs, philosophes, critiques, historiens de la vie politique, sociale ou littéraire des peuples. Cette attitude, en un mot, dénote une incroyable et honteuse ignorance de cette extraordinaire énergie intellectuelle de la "vie parisienne" qui se manifeste avec une égale intensité dans presque tous les domaines de l'activité humaine.

"Il est vrai, et j'en conviens volontiers, que les Français ne prennent pas le plaisir au tragique et qu'ils ne se croient pas tenus de s'amuser solennellement; mais qui oserait soutenir que solennité ou tristesse soient synonymes de sérieux, et que le sérieux soit ennemi de la gaîté? Or c'est précisément le miroitement des milles facettes de l'activité intense de la vie parisienne au soleil de la gaîté qui donne à Paris ce cachet unique qui fait l'étonnement des uns et l'admiration de la civilisation contemporaine.

"La fausse idée que nous autres Américains nous faisons de Paris peut s'expliquer par plusieurs raisons. Tout d'abord, il est à regretter que les exigences de la vie des affaires ou des devoirs professionnels obligent la plus grande partie des touristes américains à visiter Paris à une époque de l'année où les différents éléments qui contribuent à former la "vie parisienne" en sont absents: députés, sénateurs, académiciens, professeurs, artistes, écrivains, habitués des salons, orateurs de la tribune ou de la chaire, tous sont allés quelque part—aux bains de mer, aux villes d'eau, dans leurs châteaux de province, et ils n'en reviendront pas avant novembre. En attendant, les salons sont fermés, la Sorbonne est silencieuse, la tribune est muette, le pinceau des artistes est aux champs....

"En hiver, Paris est par excellence le champ de bataille du travail. Les laboratoires, les amphithéâtres de l'Université, les bibliothèques, les ateliers des peintres, les grandes écoles spéciales regorgent d'étudiants avides de savoir, accourus en foule des confins les plus éloignés du globe; attirés à Paris non par les vices ou les plaisirs de la capitale, mais par la richesse de ses trésors artistiques, l'éclat de son génie, par les innombrables ressources qu'elle offre aux chercheurs, aux penseurs, aux artistes: l'Université de Paris compte à elle seule vingt mille étudiants!....

...."A Paris, aucune de ces entraves intellectuelles qui gênent partout ailleurs l'essor de la pensée; l'esprit éprouve une sensation indéfinissable de soulagement; il se sent libre d'observer, de réfléchir, d'étudier, de chercher dans une indépendance absolue; de s'élancer joyeusement à la recherche d'horizon nouveaux; il semble qu'il ait enfin atteint la "Terre Promise"—quelles que soient les aspirations de l'âme humaine Paris est la patrie de ses rêves.

"Malheureusement, le touriste "estival" ne voit rien de tout cela; il ne lui reste à voir que les murs de Paris—la coquille: Coquille admirable sans doute, et dont les beautés architecturales valent la peine qu'on vienne de loin les admirer, coquille qui recèle d'inestimables joyaux artistiques, mais enfin elle représente le génie des temps passés, plutôt que le labeur du présent ou les prodesses de l'avenir—ce n'est pas la "vie parisienne".

"Une autre raison de l'inintelligence des "choses parisiennes" qui nous caractérise, nous autres Américains, inintelligence qui nous empêche de voir dans Paris la capitale de la culture mondiale, c'est notre incapacité de comprendre l'absorbant intérêt que l'on attache en Europe aux questions purement intellectuelle ou spirituelle.

Nous passons, à bon droit—et depuis longtemps—pour une nation de "globe-trotters"... N'est-il donc pas profondément regrettable que l'éducation américaine soit si peu propre à développer dans l'esprit de la jeunesse cette largeur de vues et cette finesse de goût qui nous permettraient de comprendre et d'apprecier d'autres milieux, d'autres mœurs, d'autres aspirations que les nôtres. Comme peuple, nous sommes profondément provinciaux. Sur un seul point peut-être nous avons des vues vraiment larges, et c'est dans le domaine de la vie pratique—dans l'industrie et les finances.... C'est à l'accumulation du "gain sordide" que tendent tous nos efforts, et c'est au gaspillage non moins blâmable de nos richesses acquises ou naturelles que nous consacrons le reste de notre énergie. Pour nous, la fortune n'est que le moyen d'arriver à une fin mesquine: l'amusement au sens le plus étroit du mot. De sorte que lorque nous allons à l'étranger—en troupeaux—notre manie, cette insatiable soif d'amusement nous fait courir après tout ce qui semble propre à l'apaiser. Et cette tendance n'aurait en somme rien de bien condamnable si les plaisirs recherchés étaient de ceux qui satisfont les aspirations de l'esprit et de l'âme, ainsi que cela arrive chez nos contemporains du vieux monde—chez tous ceux du moins dont il m'a été donné de faire la connaissance;

.....mais pour le touriste américain, le mot de plaisir représente le genre de distraction le plus propre à dissiper la fatigue de la lutte âpre et impitoyable des affaires, ou s'il prend un congé, tout ce qui le délivrera de l'ennui que lui cause cette inaction qu'il s'est imposée comme un devoir. Vivant dans une atmosphère surchauffée, hantés par le cauchemar de la faillite possible, absorbés par les soucis matériels de l'existence, nous accueillons avec joie l'idée d'un voyage en Europe comme le moyen le plus efficace d'échapper pour un temps à un milieu que dans le fond de notre cœur nous détestons, mais dont il nous est pourtant impossible de nous détacher pour longtemps.

"Grâce aux inépuisables ressources du sol, le plus riche du monde, nous sommes, comparés à nos frères d'outre-mer, assez amplement pourvus des biens de la terre, et nous en profitons pour faire en Europe de véritables razzias d'œuvres d'art que notre éducation ne nous permet guère d'apprécier à leur juste valeur esthétique; nous remplissons nos bibliothèques de livres rares dont nous sommes très fiers, mais dont le contenu reste pour nous, la plupart du temps un mystère indéchiffrable. Les souvenirs de nos voyages s'effacent vite à cause de notre manque de culture intellectuelle préalable. Quant aux peuples auxquels notre or a arraché les inestimables joyaux que nous rapportons chez nous en triomphe, nous ne prenons pas la peine de nous en rendre compte; nous nous soucions fort peu de les connaître. Leurs façon de voir, de penser, de sentir sont si différentes des nôtres que nous les considérons arriérés et routiniers: "A quoi bon perdre notre temps à faire plus ample connaissance avec eux? Ils ont notre or: que cela leur suffise.... Et nous revenons hélas le plus souvent de nos longs voyages mieux portants peut-être, mais ayant perdu l'estime des peuples que notre suffisance, nos façons arrogantes, impérieuses ont blessés et détournés de nous".

Rappelant ensuite les principes de la Révolution française ayant pour base la justice sociale comme maxime d'Etat, et montrant le bouleversement produit dans le monde entier par les forces morales que la Révolution lançait à l'assaut des idées surannées et des trônes vermoulus, M. Mason a fait remarquer que la lutte durait encore, toujours âpre, entre le passé et l'avenir, dans le domaine des lettres et des arts, des sciences et de la religion, des théories sociales et politiques. Or Paris est par excellence le champ de bataille des idées.

Le conférencier a dans une synthèse admirable de clarté et de profondeur philosophique, fait le tableau de la société avant et après 1789.

"Quel est le rôle de Paris dans ce gigantesque mouvement de transformation qui est en train de s'opérer dans la société moderne? Pour répondre à cette question avec quelque précision il faut d'abord énumérer les nombreuses, institutions qui, à Paris, sont consacrées à l'étude de la "question sociale" sous tous ses aspects

Le Conférencier a passé brièvement en revue les grandes Ecoles de tout genre où d'innombrables savants poursuivent la recherche de la vérité; il a parlé de la généreuse hospitalité avec laquelle ces institutions accueillent les chercheurs du monde entier; l'éloquence des chiffres est enfin venue compléter la précision du raisonnement.

M Mason a fait ensuite quelques remarques sur les vues et les méthodes du haut enseignement français, et il a terminé par une esquisse de "Paris comme centre révolutionnaire international" cette conférence qui a produit sur ses auditeurs une profonde, inoubliable impression.

C'est dans les termes les plus heureux de M. le Dr B. V. B. Dixon, président du Collège Newcomb, a présenté le conférencier; il était heureux de saisir cette nouvelle occasion de témoigner tout l'intérêt qu'il porte à ce qui concerne la France.

En remerciant M. Mason, M. Béziat a fait remarquer que toute la conférence de son collègue pouvait se résumer ainsi: les Américains et les Français ne se connaissent pas—partant, ne se comprennent pas; ils ont tout intérêt à se comprendre—il suffira qu'ils se comprennent pour qu'ils s'aiment, et collaborant à l'œuvre du progrès universel, hâtent l'œuvre de la fraternité des peuples.

Pour accéder à de nombreuses demandes des habitués des conférences françaises, il a été décidé de changer le jour où elles auront lieu et de remplacer le "mercredi" par le "vendredi".

Il n'y aura pas de conférence la semaine prochaine à cause des examens semestriels de l'Université; la prochaine qui aura lieu le vendredi 9 février, sera faite par M. le Professeur Paul Rogez, Licencié en Droit, et aura pour sujet "Molière et Shakespeare".

Visite à l'école supérieure Sophie B. Wright.

Le professeur V. L. Roy, président de l'Ecole normale de l'Etat de passage dans notre ville, en a profité hier pour visiter l'Ecole Supérieure des Jeunes Filles Sophie B. Wright, coin des rues Napoléon et Prytanée, en compagnie du sous-directeur des écoles M. Nicholas Bauer.

HEMORROIDES GUERIES EN 6 A 14 JOURS.

Votre pharmacien vous remboursera l'argent si l'Onguent Pazo ne guérit pas n'importe quel cas d'Hémorroides à Démangeaison, Saignantes ou Protubérantes en 6 à 14 jours. 50c

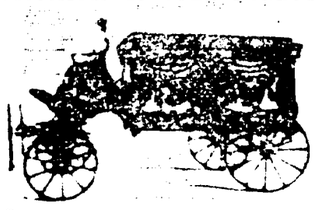
DECES.

WHITE— Décédé mercredi, 24 janvier, à 11 heures a. m., âgé de 45 ans, GEO. A. WHITE, époux d'Amélie Lafferranderie, natif de cette ville. Les parents, amis et connaissances des familles White et Lafferranderie ainsi que les officiers et membres de la Loge No 30 B. P. O. Elks sont respectueusement invités à assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui jeudi, 25 janvier 1912, à 3 30 heures p. m. Le convoi partira de sa dernière résidence No 1224 rue Nd Liberté, entre Hôpital et Quartier.

Enterrement au cimetière St-Louis No 3, avenue de l'Esplanade.

JAMES BONNOT,

Successeur de JOHN BONNOT



Entrepreneur de pompes funebres

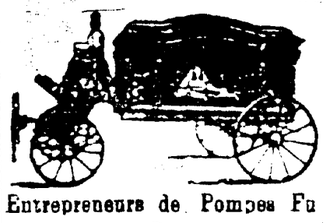
No 623 RUE STE-ANNE

SALONS FUNEBRES.

Téléphone No 1043

F. LAUDUMIEY, Président et Gérant. B. ADER, Vice-Président. EMILE ADER, Secrétaire.

F. LAUDUMIEY & CO., Ltd.,



Entrepreneurs de Pompes Funebres et Embaumeurs.

1108-1112 Rue Nd Remparts

PHONE { HEMLOCK..... 408

QUAND L'ESTOMAC

le foie et les intestins réclament des soins et de l'attention vous verrez que

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

tonifie, fortifie et rétablit complètement. Nous engageons à l'essayer aujourd'hui. Il ne désappointe jamais

BROWN'S BRONCHIAL TROCHES

Rien n'égale ce remède simple pour les Maux de Gorge, l'Enrouement et la Toux. Soulage aussi les affections Bronchiques, Asthmatiques et Pulmoniques. Ne contient aucun narcotique. Une réputation de soixante ans. Ne se vend qu'en boîtes. Échantillon expédié gratuitement par la poste.

JOHN I. BROWN & SON, Boston, Mass.

Visite du maire à bord du croiseur "Bremen".

Le maire Behrman accompagné du sénateur Joseph Voegtle et de son secrétaire privé, M. John Coleman, a fait hier matin une visite officielle à bord du croiseur allemand "Bremen" où il a été très cordialement reçu par le capitaine H. Seebohm, son état major et le consul d'Allemagne Dr Rich.

Des rafraîchissements ont été servis et plusieurs toasts ont été portés de part et d'autre.

La conversation a eu lieu presque constamment en allemand, MM. Behrman et Voegtle ayant une connaissance parfaite de cette langue.

Importante arrestation.

Deux détectives de Boston sont en route pour la Nouvelle Orléans où ils arriveront probablement ce matin pour prendre charge du nommé Frank J. Linehan, un ancien sénateur de l'état du Massachussett, accusé d'avoir commis un vol considérable.

Linehan a été arrêté lundi par le chef de la police de sûrete de notre ville, M. Long, et comme une récompense de 500 dollars était offerte par les autorités du Massachussetts pour sa capture, il est probable que cette somme sera immédiatement remise au capitaine Long.

INJECTION BROU

Prompt soulagement des Cas les plus obstinés sans inconvenient. Aucun autre traitement requis.

VENDU PARTOUS LES PHARMACIENS.

GÉNÉALOGIE

Le professeur Jacques Grommer de Paris, 36, TEMPLE STREET A BOSTON, MASS., ayant une compétence dans la matière et des nombreuses relations dans toute la France, se charge de tous travaux de généalogie et de recherches en France pour l'obtention des armoiries, titres et documents.

24 jan—1 sem

PETITES ANNONCES.

Demande—Une fille de 9 à 12 ans parlant le français pour servire de compagne à une petite fille de 4 ans et demie et lui apprendre le français. Un bon "home" lui est assuré. S'adresser L. B. bureau de l'"Abeille".

25 jan - 2 f

SANS MEDICAMENTS Esprits guérison maladies enracinées. Ecrire D Léor 1424 Saratoga.

30 nov—2 m—jeu dim mar

AMUSEMENTS

TULANE CE SOIR Et Toute la Semaine. Matinée Samedi Seulement.

PRIX—50c à $3.00

DAVID BELASCO Présente

BLANCHE BATES

—DANS—

NOBODY'S WIDOW

Semaine Prochaine—Mlle Billie Burke

23 jan—5f

CRESCENT CE SOIR Et Toute la Semaine. Matinées Mardi, Jeudi et Samedi à 2.

PRIX: Matinées.....15, 25, 35c; Soirs.....15, 25, 50, 75c

BUSTER BROWN

Semaine Prochaine—Tess of the Storm Country.

23 jan—5f

THEATRE DE L'OPERA

JULES LAVOLLE, Directeur.

JEUDI, 25 JAN., A 8 P. M.

Souscription No 32.

"AIDA"

Samedi—Pour la première fois en Amérique, le dernier opéra de Massenet, "DON QUICHOTTE"

Dimanche Matinée, "Lucie"; Dimanche Soir "Les Fêtards".

PRIX—Soirs (Excepté Gala)...50c à 3.00

Matinées et Dimanches soirs à Prix Populaires.....25c à 1.00

Bureau du Contrôle Ouvert de 10 à 5 au Magasin de Musique de Werlein, 605 rue du Canal.

24 jan—2f

Orpheum Phone Main 3331

Matinées Tous les Jours.

PRIX: Matinées.....10 à 50c; Soirs.....10 à 75c

MR. JAMES O'NEILL

LE TRIO CHADWICK

FAMILLE BLANK

LEO CARILLO

WARREN KEANE

LILIAN ASHLEY

LES TROIS GLADDENBECKS

ORCHESTRE AUGMENTE.

VUES MOUVANTES

23 jan—5f

DAILY MATINEE AND NIGHT PRICES 5&10¢

SELECTED MOTION PICTURES

LAFAYETTE

FORMERLY THE SHUBERT

ENTIRE CHANGE OF PROGRAMME SUNDAY, TUESDAY, THURSDAY

Excursions du Dimanche à Bon Marché.

Sur le New Orleans Southern & Grand Isle Railway Co.

Les trains partent d'Alger à 8 heures a. m. et arrivent à 7:35 heures p. m. Billets pour aller et le retour 50 sous, 75 sous et $1.

J. S. LANDRY, Surintendant.

17oct

E. A. ANDRIEU,

SUCCESSEUR DE

JULES ANDRIEU,

Propriétés Foncières, Stocks et Bons,

802 RUE PERDIDO.

Membre de la New Orleans Stock Exchange Tél. Main 113. Nouvelle Orléans Lne

LISTE DES FRANÇAIS Recherchés par le

Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

522 rue Bourbon,

Berkelmans, James
Claudon, Jean Baptiste
Falvre, Armand Julius
Fencht, Stanislas Joseph Chrétien
Geoffray, Fernand Marcus
Hamant, Antoine ou ses héritiers.
Piton, Constant Louis
Zilbermann, Michel

oct—1905

ACHETER—VENDRE—LOUER

PROPRIETES MAISONS MEUBLEES

J. G. DENIS

FONDS DE COMMERCE

427 MARCHES BLDG. PHONE MAIN 2137

JETEZ LES YEUX SUR NOS VITRINES

123 pieds rue N. Remparts—150 pieds rue Iberville.

FRANCIS MAESTRI.

Nous avons le plaisir d'appeler l'attention de nos nombreux amis et clients, et du public en général, sur le fait que nous venons de recevoir le plus élégant et bel assortiment de Lits en Cuivre qui aient jamais été mis en vente dans cette ville. Nous en avons une grande quantité et une variété de choix, qui ne peut manquer de plaire aux plus difficiles, comme style et structure artistique. Pour les Nouveaux Mariés, Présents de noces, etc., nous avons la collection la plus désirable de

Meubles Modernes.

PAUL MAESTRI.

FRANCIS AND PAUL MAESTRI FURNITURE CO.,

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE EN VILLE.

Au Coin des Rues Remparts et Iberville. Phone Main 243

UN SEUL MAGASIN. LE GRAND. PAS DE SUCCURSALE

Paris.

—Vraiment? Voilà qui s'appelle un vrai coup de massue, perdre ces bons amis!.... Cela m'étonne et surtout m'attriste. Je n'aurais jamais cru que Bernard fût en état d'abandonner sa position.

—Moi non plus, mais ils sont assez riches, disent-ils. En plus, ils ont soif de revoir la France.

—Et ils voudraient que....

—Nous les suivions..... oui

Les yeux du marquis s'étaient humectés; ses mains, qui tremblaient légèrement, heurtèrent le cristal du verre teinté de rose par un vin piquant d'Asti.

Les prunelles perdues dans un rêve, il murmurait:

—Attends, petite..... Je me sens tout troublé. Revoir Paris, les bords aimés de la Loire!.... C'est possible, alors!... Il me faut, vois-tu, m'habituer à cette idée si douce.... Matériellement, il y a peu d'obstacles. La vie n'est pas plus coûteuse à Paris qu'à Milan et nos humbles ressources nous suivront. Mais....

Au fur et à mesure que parlait le commandant, le visage de Jeannine s'éclairait.

La joie, une joie profonde, illuminait ses traits purs où le sourire était comme une rose entr'ouverte.

—Bravo, fit-elle, enthousiaste, en frappant l'une contre l'autre ses mains mignonnes.

—Du calme, Jeannine. Voyons, toi qui es toujours si sage, ton exaltation m'étonne. Tu sais bien, cependant, qu'il faut compter quand on n'est pas riche. Il y a le voyage, trois personnes, car nous emmenons Juana, n'est-ce pas?

—Sans doute.

—Et tous ces objets si précieux, témoins de ma jeunesse, reliques du passé, les laisserons-nous ici? Il me serait pénible de vivre sans eux. Je n'ai pas dit impossible, car rien n'est impossible au homme fort... Or, ma petite bien que notre mobilier soit restreint, le transport en coûtera encore très cher.

La fiancée de Pierre ne fut pas abattue par l'objection que lui faisait le marquis. Elle triomphait visiblement, au contraire.

—Je vois bien, bon papa, que vous croyez avoir une petite fille sans prévoyance, une véritable étourdie, quoi.... Que diriez-vous pourtant, si je vous apprenais que je suis en mesure de couvrir tous ces frais?

Le commandant fronça le sourcil.

—Comment ça? Surtout, pas de dettes, pas d'obligations qui nous lient. N'abusons pas la

—A mon tour de vous dire: du calme, mon commandant, fit Jeannine avec une petite mine impayable de grâce et de gaminerie, je vais vous dire la vérité: vous ne me gronderez pas, promettez pour voir?

—Je promets.

—Eh bien, j'ai fait des économies je possède, tout comme une paysanne, un gros bas de laine.

Le marquis railla:

—Tu n'as jamais mis que des bas de soie sortant de la maison Rupelli.

Mais il craignait de deviner et une émotion bien vive lui étreignait la gorge.

—Des économies, pauvre petite, et sur quoi?

—Sur mon travail donc, fit l'héroïque petite travailleuse.

Le vieillard sursauta en proie à une émotion extrême.

—Je n'ose comprendre. Est-ce que tu veillerais par hasard? Tu ne te contenterais pas d'abîmer de longues journées tes beaux yeux, quand moi je dors impuissant à te secourir et stupidement tranquille? Cela je ne le veux pas. Une telle pensée abrégerait mes jours, Jeannine.

—Ne dites pas cela, grand-père. Je suis si heureuse d'aimer le travail.

Le vieillard demeura muet, le cœur saignant, s'efforçant à considérer si la fatigue avait abîmé ce cher visage.

Mais, non il la trouva fraîche comme l'aurore.

La jeune fille s'était levée et avait passé un bras câlin autour du cou du marquis.

—C'est fini, grand-père je ne le ferai plus.... Et vous allez bien voir que je dis vrai. J'ai accepté des travaux de la comtesse de Mansfield, cette milliardaire anglaise qui passa l'hiver dernier à Milan. Il s'agissait de reconstituer toute une robe et un voile en malines. J'ai exécuté ces travaux en quelques semaines, le soir. Je ne pouvais lui sacrifier mes clients ordinaires et elle m'offrait douze cents francs; c'était une somme que je n'avais pas le droit de refuser. Mon gain est intact et il paiera notre déménagement.

—Ton énergie soulèverait des montagnes, affirma le marquis, tu seras comme la femme forte de l'Ecriture. De mes mains ton fiancé recevra un trésor d'abnégation, de gaieté, d'esprit et de cœur.

—Rien que cela, gazouilla Jeannine. Eh! bien, après mon mariage, je vous promets de ne plus réparer que mes propres dentelles.

—Embrasse-moi, ma petite chérie.

Les cheveux noirs se mêlèrent aux boucles blanches. Le jardin envoyait le parfum enivrant de toutes ses fleurs. Le soleil se couchait dans les nuages d'un mauve tendre frangé d'or; puis la nuit entra dans la vaste pièce où deux êtres rêvaient, chacun de leur côté, au changement survenu dans leurs vies.

Mais le vieillard était tourné vers le passé et la jeune fille vers l'avenir.

III

Les Bernard étaient arrivés à Paris.

Le mois qu'ils s'étaient accordé pour terminer leurs affaires à Milan avait été vite passé.

Pour les fiancés, ces jours mesurés qui leur restaient à vivre encore l'un près de l'autre, avant la courte séparation, s'étaient envolés, leur semblait-il, avec plus de promptitude que les feuilles d'une rose éparpillée par le vent du soir.

Serments, baisers et promesses de s'écrire avaient adouci la mélancolie de l'adieu ou plutôt de l'au-revoir.

Ils avaient vaillamment retenu leurs larmes, ne se montrant que des sourires.

—Nous allons vite préparer tout pour vous recevoir, avait clamé Pierre dans un grand élan d'amour, nous serons bientôt réunis, ma Ninine.

Il l'appelait ainsi quelquefois du doux diminutif qu'il employait pour elle étant enfant.

Elle y sentait passer toute la profondeur de sa tendresse.

Quand Pierre connut Paris, il ne tarda pas à en sentir le charme.

Ainsi que Jean Bernard l'avait promis à Lina, c'était loin de la fabrique Verdurel, hors de portée de leur ancien milieu, du théâtre de leurs joies et de leurs douleurs qu'ils s'étaient installés.

Un petit appartement à Passy avait rempli leurs désirs toujours modestes et ils s'occupaient de trouver non loin d'eux une habitation propre à recevoir le commandant et sa fille.

Pierre ne se rassasiait pas de visiter ce Paris dont il avait tant rêvé.

Avant d'être pris par les rigueurs du service, le jeune homme se hâtait d'apprendre à vivre dans ce nouveau milieu. Il ne s'ennuyait pas.

L'après-midi, ces belles après-midi de la fin de l'été qui sont la gloire de la grande ville. Pierre se dirigeait vers l'avenue des Bois.

Dans les voitures attelées de chevaux de race, dans les autos de luxe mollement capitonnées glissant sans bruit vers le rendez vous mondain de toutes les élégances, le jeune homme voyait passer des femmes parées, étendues à demi sur les coussins, et d'une beauté provocante.

Des cavaliers les rejoignaient à la Cascade ou au Pré-Catelan et le jeune homme inexpérimenté était ébloui par ces images de luxe et de plaisir.

Il les suivait longuement des yeux, imaginant tout ce qu'il disait s'il pouvait, comme ces heureux du jour, faire la cour à de si charmantes compagnes.

Au fond de son cœur, il se disait bien:

—Je n'aime que Jeannine, et Jeannine est bien plus belle.

Mais il ne pouvait échapper à une sorte d'envie malsaine.

C'était un garçon délicat, loyal et généreux, qui n'avait jamais quitté sa famille, ceux du moins qui pour lui la représentaient.

Dans toute sa vie ses yeux ne s'étaient arrêtés avec tendresse que sur Lina, avec amour que sur Jeannine.

Il n'avait pas vécu; les passions sommeillaient en lui.

Il écrivait à sa fiancée des lettres enthousiastes sur Paris et pourtant jamais il ne lui parlait des monuments qu'il avait visités, ni des œuvres réputées, des grands musées qu'ils souhaitaient si souvent d'admirer ensemble. La vérité est qu'il s'abandonnait momentanément au charme superficiel des choses.

Lina, elle, par superstition, ne sortait pas.

Elle était rentrée en tremblant à Paris.

De nouveau il lui faisait peur. Il lui semblait qu'elle n'y serait pas aussi heureuse qu'à Milan.

Son mari et son fils lui paraissaient l'un et l'autre détachés de la maison.

Jean cachait mal une préoccupation tenace.

Il avait promis à sa femme de ne pas s'enquérir de la fabrique Verdurel: il tenait parole. Mais avec quelle difficulté! Une curiosité étrange le tenaillait.

Etre si près et ne pas savoir!

Chaque jour ses marches au hasard le rapprochaient davantage de l'endroit qu'il s'était interdit de revoir.

C'était plus fort que lui.

A continuer.